

Depuis la mort tragique de son mari dans un terrible accident de la route deux ans auparavant, Clémence vivait dans une sorte de léthargie chronique. Son quotidien se résumait à des gestes machinaux, sans consistance. Son emploi de correctrice dans une petite maison d'édition lui offrait une existence relativement aisée mais, travaillant à son domicile, elle côtoyait en définitive peu de monde. Elle n'avait pas d'enfant. Depuis le drame, elle avait perdu toute joie de vivre, toute spontanéité. Elle était devenue réservée, voire taciturne. Ses proches savaient que le deuil serait long, ils se montraient compréhensifs.

Ce soir-là, elle regarda subitement sa montre pensant qu'elle serait peut-être en retard à son rendez-vous. Elle devait se rendre chez le psychothérapeute qui la suivait depuis "l'événement". Toujours extrêmement ponctuelle, elle n'aurait pas supporté de le faire attendre.

Avant lui, elle avait consulté de nombreux spécialistes, principalement des psychiatres : tous étaient unanimes, il n'y avait pas de pathologie clinique. Seul le choc psychologique qu'elle avait subi pouvait expliquer le phénomène étrange et particulier qui la caractérisait. Elle avait, en effet, perdu la faculté de voir en couleurs. Désormais, elle traversait la vie en noir et blanc et malgré tous ses efforts, pas l'ombre d'un changement ne se profilait à l'horizon.

A cet instant, son portable retentit : c'était la secrétaire de M. Blanchard qui annulait le rendez-vous du jour. Un impératif... Déçue, elle se demanda comment elle allait passer la soirée sans tomber dans une sorte de douloureuse "sinistrose". Elle décida alors de se rendre le long du canal. Elle aimait s'y ressourcer, profiter du calme ambiant, faire le vide. En outre, à la tombée du jour, les couleurs se confondent, elles perdent peu à peu de leur éclat. Tout devient lentement gris. La frustration serait donc

moindre. Cette année-là, l'été se révélait particulièrement chaud.

Dès qu'elle arriva le long du canal, elle s'aperçut immédiatement que l'unique banc de la berge était déjà occupé. Apparemment un vieillard, si elle en croyait le dos voûté qu'elle discernait au loin. Toutefois, elle avait rêvé de ce moment de communion avec la nature et, finalement, peu importait le vieil homme. Elle le salua d'une voix neutre, bien décidée à l'ignorer au plus vite. Lui, par contre, semblait désireux d'engager la conversation.

— Bonsoir Mademoiselle. Beau temps, n'est-ce pas ? Voilà vraiment le meilleur moment de la journée : celui où les ombres se rejoignent, où les odeurs se marient, où les couleurs s'éteignent dans une paix absolue. Je suis certain que vous ressentez également cela.

Immédiatement, elle fut touchée par tant de justesse et de poésie en si peu de mots. Sans le connaître, elle le sentait proche, presque amical. Aurait-il pressenti quelque chose ? Posséderait-il ce sixième sens qu'ont certains sorciers des peuplades lointaines, presque légendaires ?

— Oui, beau temps, murmura-t-elle.

— Puis-je vous demander la raison pour laquelle une si jolie jeune femme se promène seule, imprégnée d'une tristesse incommensurable, dans un endroit aussi désert ? Vous savez, la vie n'est pas si triste que cela, c'est un air qu'elle se donne. Il suffit de l'appivoiser.

Mise en confiance par ces paroles veloutées, elle lui raconta brièvement son histoire, sans s'appesantir. Elle fuyait le mélodrame. Son interlocuteur se taisait. Après un long silence, il lui demanda d'une voix émue comment elle s'appelait. Elle lui répondit dans un souffle, encore toute retournée. Elle venait de dévoiler le drame à un inconnu, cela ne lui ressemblait pas.

— J'aimerais tant vous revoir, chère Clémence. Je devine en